

BIENNALE DE VENISE

Les architectes lisent l'avenir dans les désastres

L'exposition italienne, annulée l'an dernier, s'interroge sur le vivre-ensemble, même avec des formes non humaines. Malgré des mises en scène parfois difficiles et alambiquées, certaines installations distillent une émotion rassurante.

Par
DIANE LISARELLI
Envoyée spéciale à Venise

Il faisait beau, il faisait chaud et tout le monde souriait sur la photo. C'était en juillet 2019, et le commissaire de la 17^e Biennale d'architecture de Venise qui s'annonçait, Hashim Sarkis, présentait à la presse le thème retenu pour cette édition. «*Notre planète fait face à une crise qui exige une approche et des solutions globales pour que nous puissions espérer continuer d'y vivre tous ensemble*», affirmait alors le directeur de l'école d'architecture du prestigieux Massachusetts Institut of Technology (MIT), pour introduire sa thématique formulée sous

forme d'interrogation : «*Comment vivrons-nous ensemble?*» Une pandémie plus tard, les masques ont remplacé les sourires et la crise a pris une nouvelle dimension, faisant résonner la question de Sarkis d'autant plus fortement. Repoussée d'un an cette manifestation internationale s'est finalement ouverte le 22 mai, dans une ville qui retrouvait peu à peu ses touristes. La veille, on comptait sur la place Saint-Marc plus de lions ailés que de passants. De quoi flatter le sens esthétique des visiteurs privilégiés. Mais aussi inquiéter les Vénitiens. Car s'ils leur ont permis de se réapproprier la lagune et ses îles, ces confinements successifs ont aussi été un «*désastre*» pour certains, tant l'économie

locale est dépendante d'un tourisme qui, tel qu'il est pratiqué jusqu'à présent, tue la ville à petit feu.

FENÊTRE SUR NOTRE FUTUR

Cette année supplémentaire n'a pas été un temps mort. La pandémie a confirmé la pertinence de la question posée par Sarkis, lui conférant une tonalité presque ironique. Face aux crises écologique, sociale, économique, politique ou démographique, il réaffirmerait la semaine dernière le rôle fondamental de l'architecture dans l'imagination et la réalisation d'un avenir meilleur. L'exposition dont il est le commissaire et qui se déploie dans l'ancienne corderie de l'Arsenal ainsi



Quelque 60 000 abeilles ont participé au projet «Beehive Architecture» du

qu'au pavillon central des Giardini envisage le «vivre-ensemble» dans toutes ses dimensions : à la fois parmi les autres êtres vivants, dans nos nouveaux foyers, en tant que communautés, par-delà les frontières, et enfin en tant que planète. Mais à mesure que la focale s'élargit, le visiteur, lui, se replie, écrasé sous les textes explicatifs et le poids du monde. Certes la question simple, concrète et nécessaire de Sarkis appelle des réponses complexes, mais leur mise en scène frise ici parfois l'illisible. Inspirée des Nations unies et prêchant noblement pour l'intégration dans le processus décisionnel du *more than human* – de la croûte terrestre à la communauté des champignons – l'installation collective *Future Assembly*, chapotée par l'artiste islandais Ólafur Elíasson, laisse l'être humain de bonne volonté désarmé au milieu d'infographies à comprendre, de textes à lire, de QR codes à scanner et de problèmes à affronter.

Difficile, chaotique, fragmentée : si l'exposition est à l'image du monde tel qu'il est, elle fait aussi le choix de la jeunesse et de la pluralité, réunis-

sant 112 participants de 46 pays, avec une représentation accrue de l'Afrique, de l'Amérique latine et de l'Asie et – ce qui devrait être tout à fait normal – autant de femmes que d'hommes. A ceux-ci s'ajoutent quelques non-humains : mousses, algues, champignons ou abeilles. Ce sont 60 000 d'entre elles qui ont participé au projet Beehive Architecture, construisant sur des ossatures préalables (pont, dôme ou buste de Néfertiti) des structures en cire à la fois complexes et légères. Hommage à l'intelligence et à la puissance de la nature, ce projet du Slovaque Tomáš Libertíny se présente comme une inspiration poétique pour le futur de l'architecture. Un vaste chantier, le secteur du bâtiment se plaçant parmi les activités humaines les plus néfastes pour l'environnement. Avec *Maison Fibre*, deux instituts de recherche de l'université de Stuttgart proposent une installation habitable constituée d'éléments fabriqués à partir de fibres de verre et de carbone. Une structure aérienne ultra-légère qui ne produit pas de déchets et promet un grand changement tant sur **Suite page 24**

CULTURE

que vous avez menés en Afrique du Sud et une reproduction d'une fresque de Giandomenico Tiepolo, intitulé le Monde nouveau. Pourquoi ce rapprochement ?

Cette fresque peinte en 1791, deux ans après le début de la Révolution en France, montre les Vénitiens, les aristocrates comme le peuple, ensemble. Ce qui est très beau, c'est que le tableau ne montre que l'envers du décor. Parce que son objet, le «monde nouveau», est caché par l'ensemble des personnes que l'on voit, de dos, et qui portent ce projet. La photo de Soweto [près de Johannesburg, en Afrique du Sud, ndr] a été prise sur le chantier d'un orphelinat que l'on a refait en 2012. Par un heureux hasard, cette image est incroyablement analogue à la fresque, dans la position des gens, dans les tenues vestimentaires et dans les enjeux politiques. Pour autant cette exposition parle d'aujourd'hui. Car ce monde nouveau n'est possible que si on agit dans le présent et qu'on le transforme par touches successives, dans une forme de *work in progress*.

Soweto est un endroit qui a beaucoup compté pour vous : c'est là qu'est né votre désir d'architecture ?

Quand j'avais 19 ans, je suis allé travailler pour le parti de Nelson Mandela au moment de son élection. J'étais logé à Soweto où, le week-end, il y avait des mariages. On faisait la fête le samedi et le dimanche après-midi, on construisait la maison des jeunes mariés. Ce qui est très beau là-dedans, c'est qu'avec très peu de moyens, très peu de temps, de façon très improvisée, les gens construisaient un lieu plein de dignité et de liberté qui était en accord avec leur projet de vie. C'est-à-dire que l'objet, même s'il n'était pas assez abouti sur les questions d'architecture, même s'il était très précaire et que ce n'est évidemment pas un modèle, avait cette qualité essentielle : il fonctionnait très bien avec leur projet de vie. C'est une expérience initiatrice très forte pour moi et, dans cette exposition, c'est de ça dont on parle : comment un projet de

vie peut se traduire en architecture, dans la mesure où aujourd'hui la participation des gens se fait toujours à la suite de l'idée de l'architecte. Moi, ce que je voudrais, c'est que la participation des gens soit une ressource en amont. Il ne faut pas faire l'économie de l'humain parce que l'architecture s'adresse aux gens pour qui on la fait.

Pour ce faire, l'architecture que vous défendez implique un travail d'enquête, des rencontres, des discussions...

Ça implique d'être présent, d'engager une relation interpersonnelle avec les gens. C'est quelque chose qui se construit et qui permet de comprendre leurs attentes, leurs désirs, leurs compétences, pour les intégrer au projet.

Le dispositif que vous avez choisi se fonde sur des vidéos en triptyque, plutôt que sur les outils traditionnels de représentation de l'architecture.

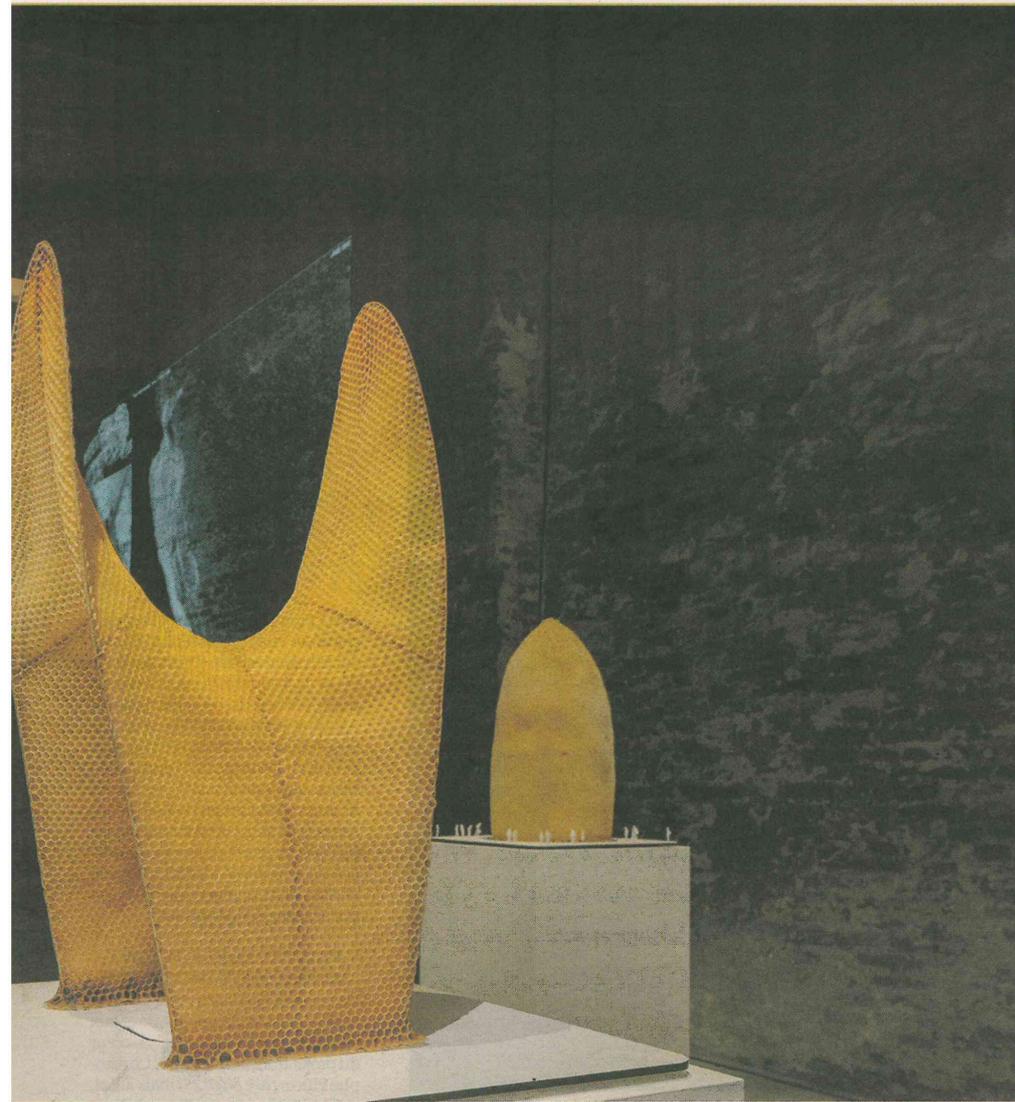
Si on veut parler de la vie, les films sont le meilleur média pour moi. Le triptyque permet de montrer les processus de transformation qu'on a engagés ainsi que des scènes de la vie quotidienne avec, dans l'écran central, un travelling permanent à l'intérieur des situations habitées. C'est pour le public une immersion, une visite. Il faut arrêter de regarder l'architecture de dehors. L'architecture, il faut être à l'intérieur pour l'apprécier. L'exposition est conçue comme une expérience. Je ne souhaitais pas donner d'explications parce que je considère que les gens vont construire un point de vue personnel. S'ils veulent aller plus loin, il y a le catalogue (1) qui apporte des éclairages théoriques ainsi que la plateforme numérique.

Qu'est-ce que vous aimeriez que les visiteurs retiennent de leur visite du pavillon ?

Que l'architecture n'est pas une fin en soi et qu'elle est au service de la vie des gens.

Recueilli par D.L.

(1) Les Communautés à l'œuvre, sous la direction de Christophe Hutin. Editions La Découverte. 320 pp.



Slovaque Tomáš Libertíny, construisant des structures en cire sur des ossatures préalables. PHOTO ANDREA AVEZZU

«Il ne faut pas faire l'économie de l'humain»

Pour Christophe Hutin, exposé dans le pavillon français, l'architecture doit créer une relation en amont entre concepteurs et habitants pour mieux répondre à leurs attentes.

Architecte et enseignant-chercheur, Christophe Hutin a notamment participé à la rénovation des 530 appartements de la cité du Grand Parc à Bordeaux, installant ses bureaux sur place

pendant les deux ans et demi qu'a duré le chantier. Ce projet emblématique, mené avec Frédéric Druot et l'agence d'Anne Lacaton et Jean-Philippe Vassal (lauréats cette année du prestigieux prix Pritzker), a permis, par l'adjonction de jardins d'hiver et de balcons, de doubler la surface d'habitation dans trois bâtiments de ce complexe de logements sociaux datant des années 60. Et de changer le quotidien de ceux qui y vivent. Dans le pavillon français de la Biennale de Venise, il met notamment ce «cas» face à la pratique vernaculaire d'habitants d'Hanoi qui,

de leur propre initiative, greffent sur les façades de leurs unités d'habitation collectives (KTT) d'impressionnantes extensions à leur appartement. De la capitale vietnamienne à Bordeaux, de Mérignac à Detroit mais aussi en Afrique du Sud, où des ateliers (menés en collaboration avec l'architecte Daniel Estevez) ont permis de transformer un orphelinat ou un ancien cinéma, le pavillon français donne à voir des «si-

tuations d'architecture» où se rencontrent le savoir-faire de l'architecte et l'expérience des habitants. Passant outre la ligne qui sépare souvent celui qui conçoit et celui qui habite, Hutin défend une idée de l'architecture comme *work in progress* et



INTERVIEW

replaces l'humain au cœur de la discipline.

A l'entrée du pavillon français, deux images monumentales accueillent le visiteur : une photographie prise sur un des chantiers

De haut en bas :
Listen Up, de l'atelier Rita ;
Refuge for Resurgence
de Superflux ; Resilient
Living de Lina Ghotmeh.
PHOTOS ANDREA AVEZZU

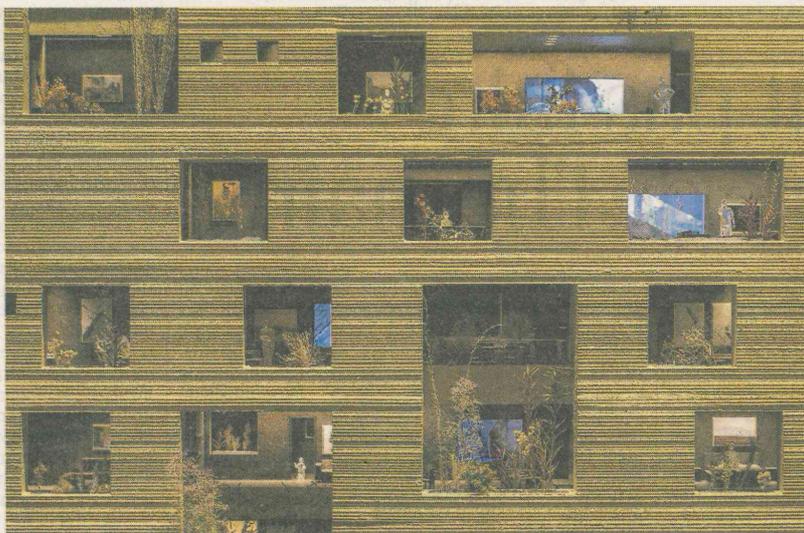
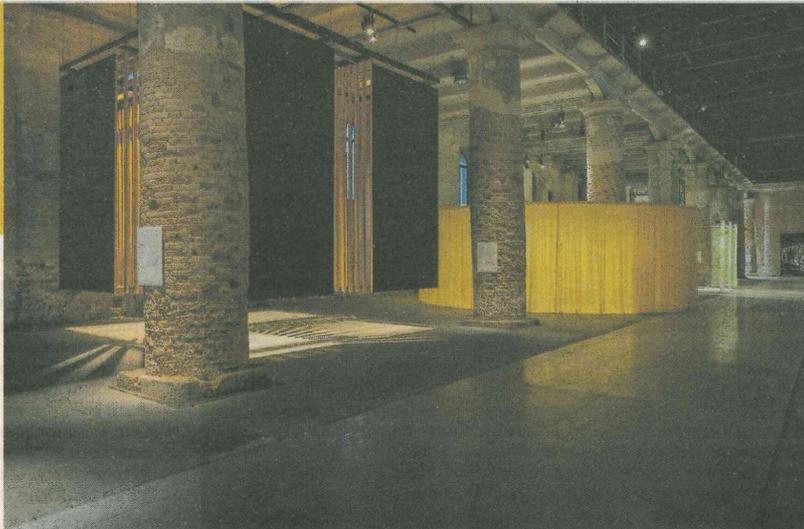
Suite de la page 22 le plan écologique qu'économique, technique et socioculturel.

Lauréat en 2017 du prix d'architecture de la première œuvre pour le centre d'hébergement d'urgence pour migrants et Roms d'Ivry-sur-Seine, l'atelier Rita propose *Listen Up*, installation qui choisit non pas de détailler l'architecture du lieu mais de donner la parole à ceux qui l'habitent. Face à eux, une autre installation, *Refuge for Resurgence* (Superflux), convie humains, plantes, animaux, mousses ou champignons à un banquet fait des ruines de notre modernité. En bout de table : un écran comme une fenêtre sur notre futur où, dans un centre urbain dépeuplé et retapé avec les moyens du bord, la nature semble avoir repris ses droits.

VESTIGE CONTEMPORAIN

Nous sommes tous, en puissance, des réfugiés. Et face au désastre qui vient ou ceux qui sont déjà advenus, l'architecture peut être moteur de résilience – sans renoncer à la résistance. C'est ce que soutient Lina Ghotmeh avec *Resilient Living – an Archaeology of the Future*, qui expose une maquette de Stone Garden, sa tour récemment érigée à Beyrouth, non loin du port industriel où eut lieu la double explosion du 4 août 2020. Par les fenêtres asymétriques, le visiteur, comme un géant voyeuriste, observe des intérieurs où sont plantées des silhouettes translucides. Sur de tout petits écrans, des vidéos évoquent l'histoire de Beyrouth et diffusent de manière aléatoire les images de l'explosion. L'immobilité de la maquette et de ses habitants figés, sidérés, interdits, contraste avec la terrible déflagration qui emporte tout sur son passage. Le 4 août, l'immeuble d'habitation, qui abrite aussi une fondation pour l'image et une galerie, a résisté, protégeant ses habitants et les maisons voisines. L'architecte franco-libanaise le présente ici comme un vestige contemporain, témoin optimiste et généreux, accueillant la nature et la vie au cœur de la ville.

Au fil de l'exposition, toutefois, la crise globale peut sembler devenir le prétexte à des installations ambiguës, liquéfiant le visiteur à l'image de ce glaçon géant qui malgré son enveloppe isolante fond inexorablement – si bien qu'un préposé doit venir éponger le sol qui l'entoure (*Melting Landscape*, Kei Kahoh Architects). Face au chaos et à la fragmentation reste la poésie. Celle-ci se trouve aussi et surtout dans les pavillons nationaux, écrins de plusieurs projets marquants.



Laissons de côté la proposition allemande qui se limite exclusivement à des QR codes au profit du pavillon danois (*Con-nect-ed-ness*) au milieu duquel coule un ruisseau constitué d'eau de pluie. Petite oasis dans cette biennale où l'incertitude et les

angoisses règnent : l'eau en perpétuel mouvement vient arroser des plants d'herbes aromatiques, dont on peut savourer des infusions. Une expérience sensorielle immédiate qui défend une architecture holistique, écologique et rassurante. De

quoi reprendre des forces pour affronter la suite.

Le pavillon suisse propose un travail interdisciplinaire sur la frontière, mettant en scène de manière très réussie les témoignages de ceux qui l'habitent – et illustrant comment

Une installation convie humains, plantes, animaux, mousses ou champignons à un banquet fait des ruines de notre modernité.

deux personnes peuvent avoir un point de vue totalement différent sur le même espace. Territoire complexe, la frontière s'impose pour les deux jeunes architectes Mounir Ayoub et Vanessa Lacaille comme le laboratoire du contemporain, épicerie allégorique des ruptures en cours. «*Dans un monde [...] construit de plus en plus sur les retours identitaires et les désirs de cloisonnements, la frontière pourrait être paradoxalement un endroit possible pour y résister*», peut-on lire dans l'ouvrage qui accompagne le projet.

FILS INVISIBLES LIANT DE PARFAITS INCONNUS

La production collective du savoir et la place laissée à l'imaginaire et aux récits de vie sont également au cœur du projet français piloté par Christophe Hutin (*lire page 25*) mais aussi, par exemple, du pavillon chilien. Pour *Testimonial Spaces*, une équipe d'historiens et d'étudiants en art a collecté 500 anecdotes sur la vie dans un complexe de logements sociaux emblématique de Santiago : le José Maria Caro. Il y a là un père perdu qui ouvre une porte et va se coucher dans un autre lit que le sien, un enfant qui gagne un match de foot, une sieste à l'ombre d'un arbre, des hommes au bar, des soirées au cinéma, des disputes mais aussi des fêtes et des éclats de rire. Le tout est transposé en peinture, formant une galerie de 500 petites toiles colorées au style primitif qui racontent sans naïveté, le «vivre-ensemble». Les souvenirs de ces familles chiliennes deviennent aussi un peu ceux des visiteurs, liant par des fils invisibles de parfaits inconnus d'un bout à l'autre de la planète. Sans apporter de réponse concrète à la question «Comment vivrons-nous ensemble ?», l'émotion ressentie nous donne là une piste. Dans ce monde inquiet et tourmenté, ne pourra-t-elle faire l'économie de la rencontre et de la poésie. ◆

«HOW WILL WE LIVE TOGETHER ?» Biennale d'architecture de Venise jusqu'au 21 novembre.